

Claude Ecken

Enfer clos

e-Bélicial

Le Béalial' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béalial', vous pouvez acheter légalement ce fichier à l'adresse **e.belial.fr** en en fixant vous-même le prix.

Retrouvez tous nos livres numériques sur

e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?
Venez discutez avec nous sur

forums.belial.fr

Ouvrage publié sous la direction d'Olivier Girard.

ISBN PDF : 978-2-84344-154-7

ISBN ePub : 978-2-84344-155-4

Parution : septembre 2010

Version : 1.0 – 07/09/2010

Illustration de couverture © 2003, Eric Scala

© 2003, le Béliâl', pour la première édition

© 2010, le Béliâl', pour la présente édition

Chapitre 1.

La pièce est sobre, peinte en jaune. Le soleil qui la pare de gaieté masque les crevasses du mur et les écaillures, les considère comme des détails négligeables. L'évier, sous la fenêtre, comprend deux bacs de pierre et un robinet amovible, prolongé d'un embout en caoutchouc. La table de bois, rustique dans sa forme grossière, est branlante, comme semble fragile l'une des trois chaises qui lui font la cour. La quatrième est appuyée contre le mur, à côté d'une armoire buffet dépourvue de ses portes supérieures et dont les rayons supportent une maigre vaisselle. La paille ocre de son siège s'ébouriffe au centre, dardant des pointes tordues vers le plafond, mais le tressage reste solide. Une ampoule nue pend au bout d'un simple fil à partir duquel une araignée a tissé son piège à mouches.

L'ensemble paraît sympathique, avec la cheminée de vieilles pierres noircies au centre de laquelle s'amasse un ancien tas de charbon de bois que la poussière a, depuis, teinté de gris. Bernadette tient du moins à s'en persuader, sachant qu'elle aura à supporter ce maigre décor durant des années.

C'est Clément qui referme la lourde porte, après qu'elle ait pénétré, et qui en repousse les triples verrous.

« Voilà, c'est là », dit-il à la cantonade. Il n'attend aucun commentaire en retour.

Bernadette pose son lourd baluchon sur le carrelage terre de sienne dépourvu de motifs, satisfaite de pouvoir soulager ses épaules. Elle observe, à côté de la porte donnant sur la chambre que Suzie et Guillaume ont déjà investie, un calendrier qu'illustre un motif champêtre d'assez mauvais goût. Il n'a plus été mis à jour depuis février 1945. Sept feuilles demandent à être détachées pour rattraper le temps perdu. Bernadette frissonne à la pensée de ces mois écoulés. Mais elle ne veut pas les évoquer davantage et pousse la porte grise de la chambre qui se rabat seule en grinçant à chaque fois qu'elle est ouverte.

Elle éprouve encore un coup au cœur quand elle voit le crâne blanc, légèrement bosselé, de sa sœur, et, machinalement, passe une main sur le sien tout aussi dépourvu de chevelure. Elle revoit avec une intensité douloureuse ses longues mèches soyeuses, d'un blond printanier, choir au sol, foulées par des chaussures de cuir, fourrées dans des sacs de toile grossière aux panses arrondies par la récolte des précédentes coupes. La gorge serrée, Bernadette s'efforce de se concentrer sur l'ordonnement de la pièce.

Guillaume est assis sur l'un des deux lits qui longent le mur de part et d'autre, les coudes appuyés sur les genoux, les mains nouées dans un geste fataliste. Il baisse la tête, l'œil rivé au matelas roulé, ficelé dans un coin de la chambre, contre l'armoire à linge au bois vermiculé. Les lits sont en fer et grincent, sinistres, à chaque soubresaut de Guillaume secoué par une crise de pleurs. La literie non protégée a accueilli la vermine dans ses plis jaunâtres, elle se hâte, de ses maigres pattes véloces, de quitter le sommier qui a ployé sous le poids du jeune frère de Bernadette, pour trouver refuge sous les plinthes marron décollées par le temps.

« Voilà », dit encore Clément, serrant fortement le fusil entre ses doigts. Il cherche à s'en débarrasser, sans savoir où le poser, se méfiant visiblement de son jeune frère.

C'est ici que nous mourrons, songe Bernadette. Mais elle n'ose pas formuler sa réflexion à voix haute. Les réactions de Clément ont toujours été aussi imprévisibles que violentes. Elle n'a même pas le courage de s'asseoir à côté de Guillaume et de poser un bras sur son épaule pour lui manifester sa sympathie.

Agacé par ses pleurs, Clément donne un coup de pied contre une barre du lit.

« Ah, ça suffit ! »

Guillaume essaie de contenir ses sanglots.

« Tu ferais mieux de donner un coup de main. Faut s'organiser. Bernadette va passer un coup de balai. »

Pour donner l'exemple, Clément déballe de son contenu de victuailles l'un des cageots qu'il a amenés. Suzie prend l'initiative de débarrasser les étagères de la poussière molletonneuse.

« Ici, nous serons tranquilles », clame Clément avec une jovialité feinte.

Mais aucune voix ne lui fait écho. Chacun s'affaire dans des tâches domestiques avec une application qui lui permet de mieux s'abstraire du présent.

Quand Bernadette a fini de balayer la chambre à coucher, elle pousse l'un des lits vers l'autre, laissant entre les deux un espace suffisant, défait le matelas roulé contre le mur et le dispose dans l'angle de la pièce ainsi libéré. Elle surprend le regard de Guillaume occupé à empiler du linge dans l'armoire. Le sien glisse dans la direction opposée. Elle ne tient pas à avoir le moindre affrontement avec lui. Il est son seul allié dans cette prison qu'ils aménagent, du moins le seul à ne pas lui manifester d'hostilité.

Prestement, Guillaume occupe la place en déposant un livre bien en vue sur le matelas, avant de retourner à ses occupations. Lorsque Clément pénètre dans la chambre pour surveiller les activités de son frère et de sa sœur, il comprend aussitôt le problème que pose le matelas manquant.

« Bernadette et Suzie dormiront ensemble sur le lit du milieu. »

Bernadette lui jette un regard farouche. Elle le reporte sur Suzie qui vient de faire irruption à l'audition de son nom.

« Jamais ! »

Suzie lui sourit avec ironie. L'amertume l'a rendue agressive.

« Guillaume et moi sur le matelas, ce sera très bien », reprend Bernadette.

Guillaume n'ose protester mais, craignant d'autres changements, il s'assoit sur le matelas et replie ses jambes contre sa poitrine. C'est une position devenue familière chez lui, qu'il peut conserver des heures sans éprouver de gêne physique.

« Pour encore jouer les putains ? attaque Clément. Pas question !

— Je ne suis pas une putain ! C'est elle !... C'est elle qui a tout... »

Bernadette se détourne vers la fenêtre et observe les champs coupés constellés de bottes de paille. La lumière dorée et le paysage paisible ont quelque chose de sinistre en cet instant.

« T'as jamais pris de plaisir peut-être ? »

Suzie avance, menaçante devant Bernadette qui recule.

« Ne m'approche pas. Ne me touche pas. Ou je te défigure ! »

Clément s'interpose avant que les deux sœurs n'en viennent aux mains. Suzie recule en gloussant méchamment, poussée par son frère. Ils forment un bloc face à Bernadette. Ils sont vraiment tous contre elle.

« Petite innocente, c'est ça ? Tu n'y es pour rien, donc tu es restée blanche et pure. Tu crois vraiment ça, la sainte Nitouche ? »

Suzie attend un assentiment de son jeune frère, mais celui-ci refuse de lui donner raison.

« Ça suffit ! Vous me dégoûtez toutes les deux. Putains et collabo, la honte de la famille !

— Me cherche pas, Clément ! C'est pas à toi de parler de choses honteuses. Vaut mieux que tu la fermes sur ce chapitre... »

Clément se rend, frémissant. Le silence qui s'installe permet au passé de ramper dans l'ombre.

« J'ai compris ! lance Bernadette en saisissant une couverture. Je me moque de là où je dors, du moment que ce n'est pas avec elle. »

Elle l'étale par terre, jette un oreiller dessus.

« Là, sur le carrelage ! Comme ça, tout le monde sera content !

— Si ça t'amuse... » grommelle Clément.

Rasséréiné, Guillaume se lève, reprend son rangement.

Bernadette montre moins d'ardeur. Elle traîne en agitant son balai. Quand ils seront installés commencera l'ennui. Ou pire encore. Elle sait qu'elle ne supportera pas longtemps la présence de sa famille.

Dans la cuisine, Clément accroche le fusil au-dessus de la cheminée. Il fourre quelques balles au fond de sa poche. Bernadette n'aperçoit nulle part les boîtes de munitions qu'il avait emportées. Elles contenaient bien trois cents cartouches qu'il a réussi à dissimuler pendant que tout le monde s'affairait.

« Le premier qui y touche, je le tue », annonce-t-il après avoir vérifié que les clous plantés supporteront le poids de l'arme.

Il dit ça sans animosité particulière, sur un ton étale, comme s'il s'agissait d'une remarque sans grand intérêt. Personne ne lève les yeux.

Clément s'assoit, les avant-bras posés sur la table. Il semble s'abstraire dans la contemplation d'une fresque qui serait brossée sur le mur fissuré devant lui. Suzie se laisse tomber sur une chaise à son tour, passe deux doigts sur son crâne dénudé. Sa poitrine se creuse comme si elle allait s'affaisser. Le sanglot qu'elle étouffe n'échappe pas à Clément qui la regarde durement. Mais ses lèvres se pincent et la fixité de son regard indique qu'elle a réussi à surmonter sa faiblesse passagère, balayée par une vague de haine et de ressentiment. Suzie est forte.

Bernadette la revoit, vitupérant et crachant, tandis que des bras solides tentent de l'immobiliser. Les coups de pied dans les reins ne suffisent pas à la calmer. Elle secoue la tête malgré la présence des ciseaux pointus qui manquent de la défigurer. La suite, Bernadette préfère l'oublier. Elle ferme les yeux, s'appuie contre le mur. Mais il lui faut de l'action pour chasser ses fantômes. Elle va vers l'évier et entreprend de trier les feuilles d'une laitue avant de les tremper dans une bassine d'eau.

Elle devine dans son dos Clément qui se lève et va à la fenêtre. Une bouffée d'été finissant pénètre dans la cuisine et le bourdonnement champêtre des insectes fait entendre son apaisante musique. Puis l'ombre s'étend sur la pièce, à l'exception d'une raie lumineuse qui capte les tortillons de poussière.

« Qu'est-ce que tu fais ? » demande-t-elle, oppressée par la pénombre bleutée.

Mais déjà Clément est passé dans la chambre à coucher où il rabat également les volets.

« J'ai vu passer quelqu'un dans les champs...

— Et alors ? »

Cependant, Bernadette n'ose pas repousser les battants vers l'extérieur.

« Et alors, il pourrait vous voir. Il suffit de voir vos crânes pour comprendre. Tout le monde sait que les femmes qui ont le crâne rasé sont celles qui ont couché avec les boches. Tout le monde sait, même dans les fermes les plus reculées, alors tu protestes pas ! Tu préférerais que tout le village sache qui est venu habiter ici ? On n'est qu'à dix kilomètres de chez nous. C'est pas beaucoup. Inutile de se faire remarquer.

— Je ne veux pas vivre dans le noir !

— Il fait encore assez clair. Sinon, allume la lumière.

— Je ne veux pas vivre dans l'obscurité, ni me contenter d'une ampoule.

— T'étais d'accord pourtant...

— Je ne veux plus voir personne, c'est vrai. Je ne veux plus... »

Sa voix se casse un instant, cherche un peu plus de fermeté.

« ... connaître tout ce que j'ai connu. Mais j'aime la lumière, le soleil...

— Fallait réfléchir avant...

— Avant quoi ? J'y suis pour rien. Tu ne sais pas, toi, comment ça s'est passé ! C'est à cause de ta sœur, de ta sœur et de personne d'autre ! »

La voix de Clément tremble de trop se contenir.

« Mes propres sœurs... Pendant que je me bats contre les boches, pendant que je défends ma patrie, votre patrie ! qu'est-ce que vous faites ? Vous couchez avec l'ennemi. Tout le monde vous savait à la Kommandantur, tout le monde entendait rire et chanter ! Quand ça a mal tourné, vous n'osiez même plus sortir. Il a fallu que les libérateurs vous prennent et vous emmènent. J'ai entendu

vos noms sur toutes les bouches. On crachait après les avoir prononcés. Et vous voulez maintenant vivre au grand jour ? Jamais, vous m'entendez, jamais ! Avec vos têtes rasées, vous pouvez aller n'importe où, on saura ce que vous êtes. Des putains ! »

Bernadette s'élançait vers Clément avec une énergie que personne n'aurait soupçonné

« Ne me traite plus jamais comme ça ! »

Mais Clément n'a aucun mal à arrêter son bras. De sa main libre, il gifle violemment Bernadette qui tourne sur elle-même avant de s'affaler avec un bruit sourd.

« Chienne ! Tu ne mérites aucune respectabilité ! »

Dans le silence rétabli montent les sanglots de Bernadette affalée sur le carrelage. Puis une voix s'élève, timide et craintive.

« Moi, ça ne me fait rien de rester dans le noir. »

Clément scrute la pénombre et aperçoit Guillaume prostré à l'extrême bord de son matelas, tremblant de subir à son tour la colère du frère.

« Et un frère lâche. Le père était vraiment gâté !

— Laisse le père où il est... Après tout, c'est aussi un peu de sa faute s'il est comme ça... »

Suzie venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte, coiffée d'un fichu dissimulant sa calvitie temporaire. Clément la fusilla du regard.

« De sa faute ? Et moi, je suis comment ? Je n'ai pas eu la même éducation ? Il a été un bon père, sévère et juste. Un peu dérangé peut-être, mais ça n'empêche personne de devenir un homme ! »

Suzie ne daigne pas répondre. Elle retourne dans la cuisine. Clément choisit de rester dans l'embrasement de la porte.

« Ce n'est pas comme vous, putains ! Qui déshonorez notre nom ! Il s'est battu pour la patrie, lui ! Il en est mort. La France lui a donné une médaille !

— Une médaille. À ce poivrot. »

Le ricanement de Suzie se veut blessant.

« Laisse-moi te dire que s'il n'avait pas eu la chance de tomber dans cette embuscade et d'être fusillé sur place avec sa compagnie, il ne l'aurait jamais eue, cette médaille ! Ne viens pas me parler de son héroïsme. Il en était incapable. Tout juste bon à s'attaquer aux faibles. S'il n'avait pas été tué par les balles, c'est la bouteille qui l'aurait emporté dans la tombe.

— Je t'interdis de dire ça. C'était ton père ! Et puis, héros ou pas, il n'est pas mort du côté des allemands !

— Tu ne vas pas recommencer ! Je voulais vivre, moi. Vivre ! Je ne suis pas faite pour couper l'herbe des champs et me casser en deux à ramasser des patates ! C'est pas une vie de paysan qu'il me fallait ! Regarde-moi, rappelle-toi comme tous les jeunes du village se retournaient quand passait Suzie la rousse ! J'étais faite pour la ville, pour la fête, pour côtoyer les plus grands... J'étais prête à tout pour échapper à ce qui m'attendait. Oui, à tout... »

Son excitation retombe mais sa détermination ne faiblit pas.

« Même à coucher avec les Allemands, puisqu'ils étaient les plus forts. Il n'y avait qu'eux qui mangeaient bien, tu comprends ? Il n'y avait que chez eux qu'on s'amusait... C'était facile... Suffisait de se laisser griser par le champagne, de se laisser caresser par un beau militaire. J'aurais pu en

épouser un, devenir une grande dame... Pourquoi choisir de rester dans la misère quand il existe une chance ? Qu'est-ce que j'en ai faire, de la France ? Qu'est-ce qu'elle me réservait comme avenir ? Elle m'aurait remercié comment, si j'avais attendu, pour écarter les cuisses, qu'un cul-terreux revienne de son héroïque combat ? »

Suzie se décolle du chambranle, s'approche de Clément qui l'observe sans ciller.

« J'ai joué, j'ai perdu... »

Elle regarde, avec de la tristesse sur ses traits, Bernadette qui se relève et se masse la joue. Boitant du pied gauche, elle s'appuie au montant d'un lit. Elle a déjà séché ses pleurs.

« Et j'ai honte ! Oui, j'ai honte... Quand j'ai vu tous ces gens, ces salauds... On nous a menées comme un troupeau. Ils avaient même des verges pour nous faire avancer. J'en ai voulu à la mère d'être là et d'assister jusqu'à la fin... Enfin, je ne sais pas si elle a assisté jusqu'à la fin. Je n'ai plus vu grand-chose à un moment. Mais je n'ai jamais été humiliée ainsi, jamais. Je hais le monde et les gens. Je les hais, tu ne peux pas savoir.

— Ça va, calme-toi. »

Clément cesse de tirailler les poils de sa barbe et contourne Suzie pour retourner à la cuisine.

Bernadette suit son frère des yeux, réprimant la douleur qui vrille sa nuque et sa jambe.

« On a passé un contrat, tous les quatre, poursuit Clément. Tu seras tranquille ici. Et personne n'aura plus l'occasion de maudire notre nom ! »

Il se saisit d'un verre, attrape une bouteille de blanche par le goulot et se sert une large rasade. Il s'assoit à la place qu'il occupait précédemment et avale la moitié du contenu d'un trait.

« Ici, reprend-il d'un air tranquille, le monde ne nous embêtera plus. Parce que personne ne sortira jamais d'ici. Personne. On a de quoi vivre. On reste entre nous. Le monde n'est pas fait pour nous. »

Bernadette comprend à ce moment-là que le lieu dans lequel ils viennent de s'enfermer ne sera pas leur tombeau. Il sera leur enfer...